

Une vraie nation

L'impact produit par ma contribution intitulée «Une fausse nation» parue la semaine dernière ici m'a surpris par son ampleur mesurable, notamment, au nombre de lectures, de partages et de commentaires sur ma page Facebook. Parmi eux, beaucoup m'ont reproché mon «pessimisme» ou m'ont appelé à quitter le stade du constat pour passer à celui des solutions.

Ce n'est pas moi qui suis pessimiste, mais ce sont la réalité et les perspectives inquiétantes qu'elle laisse entrevoir qui y poussent. Est-ce être pessimiste que de prendre acte de faits objectifs, de faire parler des chiffres, d'attirer l'attention sur des évidences que la plupart connaissent mais dont peu se représentent les implications sur la

Une vraie nation n'a pas commencé sa vie à un âge tardif comme un analphabète qui entreprend de s'instruire à un âge avancé. Quoi qu'il fasse, il gardera les stigmates et les manières frustes de l'ignorant. Elle ne peut pas inaugurer sa carrière en l'an 1962 sans susciter des interrogations sur son retard, sur une grasse matinée qui ressemble fort à un coma. Dans ce cas elle doit procéder à une introspection, à une autocritique, à un examen de conscience pour élucider le mystère de son retard par rapport aux vieilles nations. Ce devrait être le travail de vrais intellectuels, mais les nôtres ont été à l'école du nombrilisme.

Nous aurions pu faire chez nous ce qu'a fait l'Égypte ancienne, comme élever des pyramides grâce à un savoir inégalé, ou

il veut ériger un Etat, institue un pouvoir fantaisiste ; quand il désire se doter d'une économie se retrouve dans un cloaque informel inextricable ; quand il veut répandre la religiosité livre le douar à un charlatanisme anachronique. Là où règne l'esprit du douar on trouve ses produits, ses petits et ces aberrations.

La nation à laquelle nous devrions aspirer, que nous sommes tenus de construire si nous ne voulons pas retourner à l'indigénat ou finir sous la botte de quelque calife surgi du néant, n'est ni la fausse nation que nous sommes encore ni la nation islamique mythique à laquelle croient les islamistes véhiculant le «ilm al-qadim», mais un Etat-nation moderne. Si nous ne sommes pas encore une vraie nation, nous pouvons le devenir et c'est le but de mes contributions à la réflexion sur ce sujet depuis près d'un demi-siècle. Il est à la fois simple et difficile de devenir une nation, mais il faut d'abord avoir intégré l'idée que nous sommes à la fois le problème et la solution. Celle-ci ne tombera pas du ciel ni ne viendra de l'étranger, nous devons en accoucher dans la douleur, la fabriquer de nos mains, avec nos idées, le plus tôt possible.

Pour devenir une vraie nation, il faut disposer d'un Etat démocratique transparent et efficient, d'un système d'enseignement véhiculant des idées modernes, d'une économie productive, autosuffisante et compétitive pour procurer les devises nécessaires au paiement de ce qui doit être importé, d'une vie intellectuelle créatrice de savoir technologique et de lumières humanistes, d'un droit rigoureux pour dissuader le mal et honorer le bien, d'une Constitution au-dessus de tous et d'abord du président de la République. Une vraie nation ne peut pas être l'otage d'un homme ou d'un clan. Son avenir n'est pas calculé en fonction de l'espérance de vie de ses dirigeants ou constamment un sujet de devinettes et d'intrigues, il doit être clair, visible et prévisible. Une vraie nation n'est pas dirigée par sa lie mais par sa crème intellectuelle, politique et technocratique.

Une vraie nation n'astreint pas ses femmes à un modèle obscurantiste dont la principale fonction est de peupler le pays sans perturber les bas instincts de l'homme

Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr
noureddineboukrouh@facebook.com



té, en organisation politique légale. Ce devrait être l'idéal rassembleur des nouvelles générations, leur mission, le chantier où s'exercera leur génie et leur amour de leur pays. On le sait, le faux est le contraire du vrai, il est même son ennemi. On fait faux quand on n'est pas capable, ne sait pas ou ne veut pas faire vrai parce que c'est plus facile ou plus bénéfique à ses intérêts propres. Ce n'est pas que le mal attire ou que «djabou chaïtan», mais parce que faire le vrai, le bien, requiert de l'intelligence, de la compétence, de l'organisation, des vertus morales, de l'altruisme, du désintéressement personnel, toutes choses que n'avaient pas la plupart de ceux qui nous ont dirigés depuis les années cinquante. Ceux-là n'étaient pas une élite mais les plus déterminés parmi les «chatrine» et les «qafzine», ceux que ne retenait aucun scrupule dans leur désir de s'emparer du pouvoir pour imposer leur suffisance, leurs insuffisances, leur mépris des autres et de toute valeur morale. Nous pouvons, devant les sombres perspectives qui se dessinent, nous embourner dans notre dignité, l'air renfrogné, et nous écrier, comme faisait jadis Boumediene : «Nous mangerons l'herbe ou la terre mais nous ne marchanderons jamais notre souveraineté !» C'est touchant, c'est héroïque de le clamer en levant le poing et en fronçant les sourcils, mais les générations actuelles ne sauraient se résigner à brouter de l'herbe.

Un pays où on pense naturellement que c'est Dieu qui donne et retire tout dans les moindres aspects de la vie, que l'on travaille ou non, dont les habitants sont constamment hantés par les questions de halal et de haram, de djinns et de «chaïtan» est un pays qui ne veut pas, ne peut pas devenir une nation. C'est un peuple démissionnaire et son pays un lieu où l'acte de penser et de bâtir est superflu.

vie de la majorité des Algériens dans un avenir qui se rapproche inexorablement ? Parmi ces implications, pour ne considérer qu'un aspect des choses, il y a le fait que si notre pays continue à financer ses besoins d'importations en biens et services sur ses fonds propres (les réserves de change), il n'en aura les moyens que pour deux petites années.

L'année d'après, et même si notre Brent se vend à 50 dollars le baril, il faudra emprunter à l'étranger autour de 40 milliards de dollars pour équilibrer nos dépenses et nos ressources en devises. Où les trouver ? Que faire les années suivantes ? Ce sera le début de la perte de contrôle de notre destin national. J'ai eu tort de parler de «fausse nation» ? Une vraie nation ne lie pas son sort à la fluctuation du prix d'une matière première. Elle ne dépend pas de l'étranger pour ses armements, son blé, son carburant, ses médicaments, ses produits finis, ses équipements industriels, la construction de ses infrastructures et de ses logements sans oublier les soins médicaux de ses hauts dirigeants. On ne la trouve pas parmi les derniers mais parmi les premiers dans les classements mondiaux.

Ce n'est pas s'auto-flageller que de rappeler notre dépendance absolue de facteurs extérieurs et de retournements de situation qu'on ne maîtrise pas. La définition de «fausse nation» s'applique à tout pays construit sur des calculs à court terme, sur l'espérance de vie de son président, sur des institutions de bric et de broc, et sur une mentalité populaire tiraillée entre le passé et l'avenir, le ciel et la terre.

Le marteler de manière récurrente n'est pas dévaloriser ou insulter ses compatriotes, mais chercher à provoquer une réaction décisive contre un risque d'effondrement économique et social imminent.

Les vieilles nations sont celles qui se sont levées tôt dans l'Histoire, qui ont entamé leur labeur à l'aube des temps, qui ont inventé des idées et des techniques pour améliorer leur vie et faire briller leur prestige dans le monde, qui ont bâti des édifices, des ouvrages d'art, des infrastructures durables et parfois extraordinaires, qui ont créé des institutions vénérables et développé une culture, un savoir-vivre et une joie de vivre ensemble parmi leurs membres.

être à la place de la Grèce antique qui a donné naissance à des figures emblématiques comme Pythagore, Socrate, Solon, ou la Rome de Romulus qui nous a colonisés pendant plusieurs siècles... Pourquoi pas ? Nous aurions pu, dans les années soixante-dix prendre le chemin de la Corée du Sud, de Singapour, de la Malaisie, de la Chine ou des Emirats arabes.

Pour prétendre au titre de nation, il ne suffit pas d'avoir des terrains vagues, du sable et des terres incultes en guise de territoire, du peuple à la place d'une société, un pouvoir au lieu d'un Etat et des forces armées dont la principale mission est la protection de ce même pouvoir. Au-dessus de ces éléments doivent planer l'esprit, la culture, la vision, les idées qui leur donnent une signification publique et une vocation historique. Le territoire doit servir de base à une économie productive et compétitive ; le peuple doit être éduqué, formé au civisme, productif et ingénieux ; l'Etat doit être irréprochable, compétent, sélectionner les meilleurs pour exercer des responsabilités ; les forces armées doivent être au service de la défense du pays et non celle de régimes despotiques, corrompus ou défaillants. Et si cette nation a l'islam pour religion d'Etat, les valeurs religieuses ne doivent pas être opposées aux valeurs de la modernité et la charia opposée aux lois des hommes. Un pays où on pense naturellement que c'est Dieu qui donne et retire tout dans les moindres aspects de la vie, que l'on travaille ou non, dont les habitants sont constamment hantés par les questions de halal et de haram, de djinns et de «chaïtan» est un pays qui ne veut pas, ne peut pas devenir une nation. C'est un peuple démissionnaire et son pays un lieu où l'acte de penser et de bâtir est superflu. Un grand nombre d'Algériens n'est pas encore acquis à l'idée de nation comme l'a démontré un récent sondage. Ils rêvent d'une Oumma islamique qui ne verra jamais le jour. Là où ces conditions ne sont pas réunies le résultat de ce qui se fait ne peut être qu'une fausse nation, un semblant de nation. Comme quand on construit avec de la tôle et de la bouse de vache un gourbi et le présente comme étant une maison. Le gourbi et la fausse nation sont les produits de l'esprit du douar qui, quand

On a effacé et recommencé avec les mêmes hommes et les mêmes idées, alors que le monde a profondément changé entretemps. Ceux qui ont commis les erreurs inaugurales de 1962 président toujours et en toute «souveraineté» à celles de 2016. Ce n'est pas normal, ce fait à lui seul montre combien la vraie nation reste pour nous un idéal lointain et que nous sommes plus près de sombrer dans le chaos suicidaire que de le réaliser.

dans l'espace public, un homme qui, s'il ne maîtrise pas ces instincts, n'en est pas un mais une bête qui ne mérite pas de vivre dans une nation, même fausse.

Comment réaliser le passage de l'état de fausse nation à celui de vraie nation ? Certainement pas en se contentant de jeter à la volée des constats, des diagnostics ou même des idées-solutions. Il faut une prise de conscience générale de l'importance vitale de cette problématique et non pas restreinte à une partie de la population comme les intervenants sur les réseaux sociaux. Il faut prendre acte froidement et objectivement de notre état et manifester notre volonté d'en sortir. Il faut s'engager, se grouper autour de ces idées-solutions, de la cause qu'ils forment pour les transformer en feuille de route, en projet de société.

Ce n'est ni dans leur mentalité ni de leur temps. Elles préféreront tenter le tout pour le tout comme mourir en mer en harraga ou brûler le pays dans un irrépressible désir de vengeance ou un scénario de suicide collectif. Boumediene avait beau dire, il a laissé une dette de 14 milliards de dollars pour 14 millions d'habitants qui a doublé avec Chadli et atteint les 35 milliards à l'arrivée de Bouteflika. C'était un secret d'Etat qui était connu des seuls experts, mais la vérité est que notre socialisme était en faillite à l'intérieur et l'Algérie endettée à l'extérieur. Pareillement, ce sont les effets de la chute des prix du pétrole en 1986 qui ont précipité les événements d'octobre 1988, conduisant à des centaines de milliers de morts. Nous étions, je crois, 24 millions d'habitants contre 40 aujourd'hui.